

Roland Hureaux

GNOSE ET GNOSTIQUES
des origines à nos jours



DESCLÉE DE BROUWER

GNOSE ET GNOSTIQUES

Du même auteur

Jésus et Marie-Madeleine, Perrin, 2005,
rééd. en livre de poche, coll. Tempus

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-22007-643-0
ISBN pdf : 978-2-22007-890-8

Roland HUREAUX

GNOSE ET GNOSTIQUES

Des origines à nos jours

DESCLÉE DE BROUWER

Pour les historiens du christianisme, la crise gnostique du II^e siècle apparaît comme la première grande épreuve intellectuelle qu'ait eue à traverser l'Église à ses commencements. Crise d'autant plus redoutable pour elle qu'elle n'avait pas encore établi son assise dogmatique, comme elle devait le faire deux siècles plus tard, et que la gnose comportait de redoutables ambiguïtés : sa différence avec l'orthodoxie était loin d'être claire au premier abord.

C'est cette crise qui devait être au départ notre objet d'étude. Il nous est cependant apparu que, si la gnose fait moins parler d'elle ensuite, elle n'en demeure pas moins active au sein de l'Empire romain, au moins jusqu'à la fin du IV^e siècle. Les principaux textes gnostiques qui nous sont parvenus datent ou, au moins, ont été compilés après Constantin.

Mais dès le III^e siècle, prend son essor dans l'Empire perse, la doctrine de Mani. Longtemps tenue pour une religion exotique, issue du supposé « vieux fond dualiste » iranien, le manichéisme se situe pourtant dans la stricte continuité des gnosés gréco-latines du II^e siècle, en particulier celle de Marcion. Et Mani connaissait sans nul doute bien mieux Jésus que Zarathoustra ! C'est ainsi qu'il est apparu d'ailleurs aux spécialistes comme Henri-Charles Puech au fur et à mesure du progrès de leurs recherches. Il nous aurait dès lors semblé tout à fait artificiel de traiter de Basilide, Valentin ou Marcion et de ne pas traiter de Mani, dont la doctrine est étonnamment proche.

Après avoir rencontré un grand succès, le manichéisme s'essouffle en Occident et en Perse au cours du premier millénaire,

ne poursuivant sa carrière, encore quelques siècles, qu'en Chine. Mais si Mani lui-même sombre dans l'oubli, comment ne pas voir que c'est sa doctrine qui se retrouve, à quelques détails près, dans des mouvements comme les pauliciens de l'Empire byzantin, les bogomiles de la péninsule balkanique et les cathares qui se répandent dans le Nord de l'Italie et dans le Midi de la France entre le XII^e et le XIV^e siècle?

Une continuité incontestable là aussi : ce qui frappe en effet dans les mouvements gnostiques, malgré la prolifération multi-forme voire extravagante de leur métaphysique (en particulier chez Basilide, Valentin et Mani), est la permanence voire la monotonie des structures de base, inchangées pour l'essentiel des origines à nos jours.

Par ailleurs une étude attentive des textes du Nouveau Testament, seule source substantielle que nous ayons sur le christianisme des commencements et les indications des Pères de l'Église, plus tardives, conduisent à penser qu'avant de s'épanouir comme elles l'ont fait dans la première moitié du II^e siècle, les doctrines gnostiques étaient probablement présentes dans l'environnement de la première génération chrétienne, dès le I^{er} siècle donc.

La gnose n'est-elle donc, comme le dit Renan, qu'une « maladie infantile » du christianisme ou bien un phénomène plus large, préchrétien le cas échéant, et intéressant d'autres traditions religieuses? C'est ce que nous avons, entre autres, essayé d'examiner.

Il existe en tout cas une continuité irrécusable du mouvement gnostique entre le I^{er} et le XIV^e siècle. C'est ce qui nous a conduits à traiter cet ensemble dans sa totalité, sans perdre de vue que son origine se situe dans l'espace gréco-latin et que son rameau le plus important, le manichéisme, tributaire lui aussi dans ses origines de la culture grecque et du judéo-christianisme, se déploie dans le Moyen et même l'Extrême-Orient.

Et après? La disparition des derniers cathares en Occident et des derniers manichéens revendiqués en Chine, au XIV^e siècle, ne marque pas la fin des idées gnostiques, dont nous montrons dans un chapitre de conclusion, qu'elles ont continué jusqu'à nos jours leur chemin, sous différents avatars. Cela au travers de ce

que ses tenants eux-mêmes appellent une « tradition » initiatique où les principaux thèmes de la gnose des origines se retrouvent en totalité ou, le plus souvent, en partie. La gnose en est ainsi venue à imprégner des courants qui ont joué un rôle important dans l'émergence de la modernité. Mais cette gnose postérieure aux cathares n'apparaît plus sous la forme d'Églises organisées ayant leurs adeptes, leurs lieux de culte, leur hiérarchie, leurs dogmes. Nous avons plutôt affaire à ce qu'on pourrait appeler une gnose de salon, sous la forme de cercles, de cénacles, de réseaux sociaux mouvants où se transmettent certaines idées gnostiques et non des moindres mais rarement toutes. La gnose se trouve en même temps, comme tous les héritages religieux, confrontée à la modernité : là où certains perpétuent les antiques traditions, d'autres les laïcisent jusqu'à abandonner toute référence métaphysique.

L'intérêt que lui portent cependant une multitude de philosophes, d'écrivains, d'artistes, surtout à l'époque romantique, montre que le mouvement gnostique a marqué de son empreinte toute la culture occidentale.

I

POUR PLANTER LE DÉCOR

Le mouvement gnostique s'est développé entre le I^{er} et le III^e siècles de notre ère, d'abord au sein de l'Empire romain, dans cette période exceptionnelle à tous égards qu'on qualifie de « paix romaine » (*pax romana*).

La paix romaine

De la bataille d'Actium (31 avant J.-C.) qui voit, par la victoire d'Octave sur Antoine et Cléopâtre, se clore le long cycle des guerres civiles de la fin de la République à 235 après J.-C., début de ce qu'on a appelé « l'anarchie militaire », soit pendant deux siècles et demi, l'Empire romain vit en paix.

Cette paix n'est troublée que par deux rudes guerres de succession à l'Empire en 68 et 193-194, de rares révoltes, les plus significatives étant celle des Germains en 9 après J.-C. et celle des Juifs en 69-70, puis 132-135. La première marque un tournant majeur : l'Empire romain abandonne, à la suite de la bataille de Teutobourg où les révoltés germains détruisent deux légions, l'espace déjà conquis entre le Rhin et l'Elbe. Contenues par le *limes* (frontière fortifiée), les tribus germanes se tiennent alors calmes pendant presque 250 ans, à l'exception des Quades et des Marcomans repoussés par Marc Aurèle en Bohême (180). Les révoltes des Juifs, en revanche, aboutissent à la destruction du temple de Jérusalem et à leur dispersion. Les Romains n'envisagent plus d'étendre un empire qui s'étend de la Manche à la Syrie, du Rhin à la Nubie ;

ils n'entreprennent plus des expéditions de conquête que de manière occasionnelle : Claude en Bretagne (Grande-Bretagne) (43-47), Trajan en Dacie (Roumanie) (101-107), Septime Sévère en Mésopotamie (199).

Hors de ces exceptions, l'essentiel de l'Empire, soit la plus grande partie de l'Europe, l'Afrique au nord du Sahara, le Proche-Orient, ignore la guerre. Nous ne mesurons pas à quel point une telle situation est inédite. Ne l'avaient connue jusque-là, sur des surfaces moindres et des périodes plus courtes, que les empires orientaux (Égypte, Babylone, Assyrie, Empire perse, successeurs d'Alexandre). Tout le reste du temps, depuis la préhistoire, était rempli des querelles sanglantes des communautés humaines entre elles. Guerres d'ampleur limitée mais incessantes et sans pitié ; le groupe humain y risquait chaque fois sa survie : en cas de défaite, les hommes étaient massacrés, les femmes et enfants massacrés aussi ou, signe d'un certain progrès, emmenés en esclavage. On connaît les querelles continuelles du peuple hébreu avec ses voisins, des cités grecques ou des tribus gauloises entre elles. C'était là le sort de la plus grande partie du monde, celle qui n'était pas encore assujettie à un sceptre de fer. Ne pas avoir à s'armer pour survivre, ne pas risquer sa vie chaque jour, tel fut le premier miracle de l'Empire romain aux alentours de la vie du Christ.

Parmi les empereurs qui se succèdent pendant cette période, certains passent à la postérité comme des hommes sages, bons administrateurs : Auguste, Vespasien, Titus, Trajan, Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle et même Septime Sévère. D'autres sont de dangereux psychopathes pervers, fantasques et criminels : Caligula, Néron, Domitien, Commode, Elagabal. Mais ces caprices sanguinaires ne semblent pas avoir d'impact hors du cercle limité de la cour impériale. Fondé sur des structures solides, une administration efficace, l'Empire poursuit son cours.

L'Antiquité ne connaît pas de progrès technique significatif qui puisse entraîner une amélioration de la vie. Seul le développement des échanges – et donc une certaine spécialisation des provinces – a pu élever le niveau de vie. Le principal obstacle aux échanges étant l'insécurité, la sécurité générale qui règne aux I^{er} et II^e siècles